

*Incident sanglant, février 1869*

Ils quittèrent la maison peu avant onze heures. Pélagie leur fit un signe d'adieu et repoussa doucement la porte derrière eux. La serrure se referma en silence. Pélagie y avait veillé. Elle ignorait à quelle heure ils rentreraient.

Le bruit était menaçant. Chaque son, fort ou faible, chaque stridence, chaque fracas faisait sursauter Jules. Le vacarme s'apaisait puis recommençait. Les bruits d'hier se fondaient dans les bruits d'aujourd'hui. Les chiens du voisinage le rendaient furieux. Les rires des enfants lui étaient insupportables. Le bruissement des arbres le dérangeait. Un volet qui claquait. Le croassement des corbeaux. Des grenouilles. Seule la voix de son frère, qui ne perdait jamais son calme, avait sur lui un effet apaisant. Et Pélagie ne parlait jamais fort.

La princesse Mathilde les attendait rue de Courcelles, où elle habitait, pour son traditionnel déjeuner du mercredi, mais ils n'avaient pas à se presser. Ils trouveraient un fiacre tout proche, quai de Passy, ils n'étaient pas à une minute près. La cousine de l'empereur n'était pas à cheval sur la ponctualité. L'amitié, l'originalité et le talent étaient pour elle plus importants que le respect des convenances. Si la ponctualité était la politesse des rois, la désinvolture et le laisser-aller étaient la signature des artistes.

Chaudement enveloppés dans leur épais pardessus d'hiver, les deux frères avançaient lentement contre le vent glacial. Avec quels mots exprimer les coups de fouet des courtes rafales ? Comment dire le vent ? Comment dire le froid ? Tant de mots et d'expressions à envisager, à échanger entre eux, à examiner, à écarter, à peser, tant